

C'est mon premier voyage sur place, avec des connaissances plutôt limitées et pas d'idées toutes faites.

Par quoi commencer ? Les impressions se bousculent, multiples, complexes, fortes...

Comment rendre compte de manière rigoureuse de ce que nous avons vu, entendu, vécu, partagé avec ceux que nous avons eu la chance de rencontrer, palestiniens et israéliens ?

Le pays

Les paysages sont rudes et somptueux, l'aridité y est mêlée d'une vie ardente, la sécheresse de la Cisjordanie contraste avec les cultures des agriculteurs locaux, courageux, contraints de lutter pour la sauvegarde de leur terre et de leurs fermes. Nous découvrons en parlant avec eux qu'ils ne luttent pas seulement avec la nature, mais aussi parce qu'ils doivent sans cesse surmonter les nombreux et incessants obstacles que dresse devant eux l'occupant israélien. En effet celui-ci, désireux de chasser les paysans palestiniens de chez eux, agit au quotidien pour leur rendre la vie sur place impossible. Double peine...

L'habitat

L'habitat aussi est contrasté. D'un côté les maisons palestiniennes sont simples, rarement cossues, facilement reconnaissables par leurs toits systématiquement surmontés de multiples citernes cylindriques et noires. L'alimentation en eau est partout sous contrôle israélien, et la distribution vers les palestiniens est parcimonieuse et à faible pression. Cela oblige ces derniers à stocker leur eau dans ces citernes surélevées, afin de disposer d'une quantité minimale et d'un peu de pression au robinet.

Puis non pas d'un autre côté mais de partout en Cisjordanie, hors des limites d'Israël, il y a les maisons des colons israéliens, le plus souvent regroupées en immenses colonies. Il n'y a aucune citerne sur les toits de ces maisons car elles sont alimentées en eau avec une pression suffisante.

Les colonies

Les colonies israéliennes se développent systématiquement à partir des sommets des collines. Cela commence par l'implantation de quelques bungalows en bois ou en matériaux préfabriqués, habités par des colons déterminés à rester là coûte que coûte. Ils sont d'emblée protégés par des militaires qui établissent une zone de sécurité la plus vaste possible, selon un plan préalablement déterminé avec le gouvernement et fixant les limites de la colonie dans son implantation finale.

En bordure de la zone de sécurité est construite une barrière électrifiée de barbelés couverts de lames de rasoir, avec côté intérieur une route pour patrouiller en véhicule militaire, et côté extérieur une nouvelle zone de sécurité, un no man's land où il est interdit de pénétrer sous peine de se faire arrêter ou même tirer dessus. Si nécessaire, les maisons palestiniennes situées sur ces zones de sécurité intérieure ou extérieure sont considérées comme construites illégalement (ce qui est un comble) et détruites au bulldozer. Les terres cultivées sont aussi confisquées et données aux colons pour être exploitées par eux. On comprend là, sur place, le vrai sens de l'action BDS. La vallée du Jourdain, entre autres, est véritablement pillée à grande échelle par les colons exploitants.

Une fois la zone de sécurité mise en place, la colonie se développe rapidement selon le plan et le programme prédéfinis, provoquant sur des kilomètres de long un véritable déferlement de centaines de maisons neuves depuis le haut des collines vers la vallée. L'effet produit est impressionnant, menaçant, arrogant. L'occupation de tous ces territoires illégalement annexés est conçue pour devenir irréversible, du fait d'habitants devenus trop nombreux pour être déplacés.

L'entrée de chaque colonie, alimentée par une route bien entretenue (en général les routes palestiniennes sont en mauvais état, faute de moyens), comporte un check-point. Nul ne peut entrer s'il n'est membre de la colonie, ou invité par un membre, lequel devient alors responsable de tout incident pouvant se produire à l'intérieur. Les seuls palestiniens autorisés à pénétrer sont ceux qui ont une carte de travail pour participer à la construction de nouvelles maisons, contribuant ainsi à la destruction d'une part de leur patrimoine. C'est souvent, ironie du sort, la seule possibilité qu'ils ont de gagner leur subsistance.

En arrivant en Israël je pensais que les colonies représentaient un phénomène relativement restreint, de l'ordre de quelques milliers de colons extrémistes rêvant d'un grand Israël. J'ai dû me rendre à l'évidence, les colonies contiennent actuellement 790 000 habitants, soit près de 10% de la population israélienne, et cette part croît sans cesse. Ce n'est plus du tout un phénomène marginal, cela traduit dans les faits une volonté d'expansion et d'annexion illégales, encouragée et promue par les gens au pouvoir en Israël. A court et moyen termes, cette politique semble servir l'expansion israélienne.

Pour le long terme, la question se pose de savoir quel but final poursuivent les dirigeants israéliens vis-à-vis du peuple palestinien. Celui-ci résiste de façon remarquablement pacifiste eu égard aux brimades quotidiennes dont il est l'objet. Il agit sans haine, et s'efforce de rester dans ses maisons et sa terre, de les développer malgré les incessants obstacles que dresse devant lui le pouvoir israélien.

Les palestiniens sont désarmés, leurs maisons sont détruites, leurs cultures confisquées, leur eau détournée, leur électricité coupée, leurs droits bafoués... Qui maltraite qui ? Qui méprise qui ? Qui oppresse qui ? Où sont les véritables terroristes ? Qui est humilié ?

Les villes

Les villes palestiniennes aussi sont la proie des colons, que ce soit à Jérusalem-est, ou à Bethlehém, ou encore à Hébron pour citer quelques-unes des villes où nous nous sommes rendus. Souvent au beau milieu de maisons palestiniennes, les maisons habitées par des israéliens sont facilement reconnaissables, ceinturées de barbelés, de visiophones, de caméras de surveillance, d'alarmes en tous genres, et arborant ostensiblement des drapeaux d'Israël. Les plus exposées par leur arrogance sont protégées par des militaires omniprésents. Beaucoup d'autres sont équipées de guérites d'observation sur leur toit, occupées en permanence par des agents de sécurité privés ou par des milices de voisinage qui surveillent toute la journée les abords, prêts à donner l'alerte ou même à intervenir puisqu'ils sont armés. Cela coûte cher et indique la situation économique aisée de ces colons des villes. Tout ceci contraste avec les maisons palestiniennes, plus simples, qui ont une entrée et une sonnette normales, et dont les toits sont surmontés des inévitables caisses à eau. La présence israélienne dans les villes palestiniennes agit comme un cancer, avec des métastases tendant à généraliser l'invasion.

A Hébron nous avons constaté à quel point l'occupation israélienne est prégnante, morcelant la ville ancienne, condamnant des rues complètes en murant leurs entrées et en obligeant à la fermeture de dizaines d'échoppes. Certaines rues anciennes sont maintenant recouvertes d'un plafond grillagé pour protéger les passants et commerçants des jets de débris et d'immondices que certains colons n'hésitent pas à lancer régulièrement. C'est leur façon de signifier à la fois leur mépris et leur volonté d'intimidation pour faire partir ceux qu'ils considèrent comme des intrus (ce qui est encore un comble). Nous avons vu des enfants jouer, les uns – enfants de colons – en hauteur derrière des murs de grillages, sur une aire assez vaste pour faire du football, les autres – enfants palestiniens – en contrebas, sous le plafond de grillage de la rue et avec moins d'espace. L'un d'entre nous a fait la réflexion que dans d'autres conditions politiques et idéologiques ces enfants auraient pu jouer ensemble, et s'en trouver heureux. Nous avons croisé dans une rue sous contrôle israélien, déserte, un enfant de colon circulant tout seul en sifflotant de manière insolente, sûr de sa sécurité et de sa supériorité. Nous avons aussi croisé dans une rue au plafond grillagé des petites filles palestiniennes nous demandant de jouer avec elles, nous transformant en manège pour les faire tourner à bout de bras. Tous ces enfants vivent des situations de division, de ségrégation, de différences artificielles. Qu'est-ce que tout cela donnera lorsqu'ils seront plus âgés ?

L'accueil

L'accueil des palestiniens a été unanime, ils ont tous parlé de leur humiliation quotidienne avec les check-points à franchir, les tracasseries de l'administration et de l'armée israéliennes, le mépris des colons les plus virulents, la difficulté de vivre sous le joug de l'occupation, le chômage galopant chez les jeunes, l'absence de perspectives de paix et d'avenir.

Tous nous ont demandé simplement de témoigner, de dire ce que nous avons vu. Tous étaient joyeux de nous recevoir, et tous nous ont montré leurs trésors d'intelligence et de ressources personnelles pour résister (ils parlent de résilience) et pour contribuer, chacun à son niveau, au développement de la Palestine. Nous avons été impressionnés par leur courage et leur force malgré leur dénuement apparent.

Nous avons aussi compris à quel point comptent pour eux les positions prises par la communauté internationale, et nous avons mesuré les conséquences tragiques des positions molles des gouvernements européens, des yeux fermés sur les exactions d'Israël, de la complicité passive des dirigeants occidentaux, voire du soutien des américains pour la politique israélienne d'occupation.

Il faut bien constater que les dirigeants et les colons israéliens se comportent comme s'ils étaient propriétaires de la terre palestinienne et considèrent les palestiniens comme un peuple inférieur n'ayant pas de droit sur sa propre terre. Le terme d'apartheid est de plus en plus souvent utilisé pour illustrer le comportement de la société israélienne vis-à-vis des palestiniens, mais il est encore insuffisant parce qu'Israël ne reconnaît pas à la Palestine son territoire, le droit à son état, et une identité égale à la sienne.

A l'appui de ce qui précède, je me rappelle cette voiture de colons passant au fin fond d'une vallée près de Wadi Foukin dans la région de Bethlehem, alors que nous étions près d'une tente de bédouins installée à l'entrée d'une grotte et que nous discutons avec ses habitants. Lorsque cette voiture est passée près de nous, le conducteur a baissé sa vitre et nous a lancé en anglais « Bienvenue en Israël, bienvenue chez nous », puis il a continué sa route le sourire aux lèvres.

Les actions de développement soutenues par l'AFPS en Cisjordanie

Lorsque nous sommes allés dans la vallée du Jourdain, nous avons vu d'immenses exploitations illégales de colons sur des terres palestiniennes. Ils disposent d'eau à volonté, peuvent creuser des forages jusqu'à 500 mètres de profondeur pour leurs besoins d'arrosage, tandis que les palestiniens ne sont pas autorisés à creuser au-delà de 80 mètres. La différence de traitement parle d'elle-même, la concurrence est déloyale. Pourtant les paysans palestiniens savent développer des moyens écologiques de culture et produisent des olives et des dattes d'excellente qualité.

Notre action de soutien à la plantation d'oliviers et à la production d'huile d'olives biologique en Cisjordanie se révèle efficace et utile. Les installations que nous avons visitées à Bani Zaid, dans la région de Ramallah, sont performantes et convaincantes. Nous y avons été accueillis par le responsable de la coopérative oléicole, Mahmoud Alqadi, qui nous a ensuite reçu dans sa famille pour passer une agréable soirée, et dormir dans sa maison.

Nous avons également visité à Jenin, dans la région de Tulkarem, des champs d'oliviers plantés dans le cadre du projet « Un Million d'Oliviers pour la Paix en Palestine », à quelques centaines de mètres du mur.

Nous avons été reçus à la ferme maraîchère écologique de Favez et Muna Taneeb, à Herta, près de Tulkarem, à quelques mètres du mur. Favez et Muna Taneeb sont parmi les initiateurs du projet « Un million d'Oliviers pour la Paix en Palestine ». Ces fermiers pratiquent la permaculture dans des conditions rendues particulièrement difficiles par la confiscation d'une grande part de leurs terres cultivables, ainsi que par l'implantation forcée d'une usine chimique israélienne, très polluante, sur leur exploitation. Leurs cultures ont été parfois détruites par des colons, ils ont subi des restrictions d'accès à leurs champs. L'histoire de Favez et Muna est un condensé de résistance pacifiste face à l'oppression et l'occupation israéliennes. Favez a passé sept années dans les geôles d'Israël. Muna a sauvé la vie de son mari en sautant,

pour le stopper, dans la cabine du bulldozer qui s'apprêtait à écraser Favez. Celui-ci refusait de s'écarter pour laisser l'engin détruire ses cultures.

Nous avons aussi visité à Halloul, aux environs d'Hébron, une coopérative de production de jus de fruits, Al Sanabel, dirigée par un ingénieur agronome palestinien formé en France, aidé par l'AFPS, et qui nous a séduits par son action fédératrice auprès des paysans de sa région.

Dans la vallée du Jourdain nous nous sommes aussi rendus à Al-Uja, un village de bédouins dont le chef et les habitants nous ont accueillis chaleureusement. Un programme soutenu financièrement par l'AFPS et mené par l'association MA'AN contribue à la construction de maisons en dur dans ce village, pour compenser la destruction par les militaires israéliens d'habitations de certains des villageois. Nous avons visité quelques-unes de ces maisons au coût modéré, remarquables par l'amélioration de qualité de vie qu'elles apportent à ceux qui les habitent.

Pour l'attribution de ces maisons le chef du village a privilégié les veuves et les jeunes couples, et s'est fait passer derrière les autres. Lorsque nous étions sur place, sa maman, mourante, était étendue tant bien que mal à l'extérieur de son habitation pour être moins exposée à la chaleur. Cela ne l'a pas empêché de nous offrir une collation en signe de bienvenue, près de sa mère que nous avons saluée avec respect. Le programme de construction de nouvelles maisons continue et remporte un très vif succès auprès des bédouins, lesquels contribuent eux aussi dans la mesure de leurs moyens. La solidarité entre villageois est un facteur favorable pour la réussite de ce projet.

Les camps de réfugiés palestiniens

Nous avons aussi été au contact de camps de réfugiés palestiniens, comme par exemple celui d'Askar à Naplouse.

Lorsqu'on parle de camp de réfugiés, on visualise des milliers de tentes comme en Jordanie dans les années 60-70. Mais les palestiniens sont arrivés dès 1948 dans les villes de Cisjordanie, lors de la Nakba, après leur expulsion de leurs villes et villages d'origine par l'armée sioniste de l'époque, suite au plan de partage de la Palestine voté fin 1947 par les Nations Unies. Les habitants de Jaffa, d'Haïfa, de la côte méditerranéenne, ceux de l'intérieur du territoire actuel d'Israël, ont dû massivement se réfugier en Jordanie, au Liban, en Syrie, ainsi que dans les villes palestiniennes de Cisjordanie.

Là ils ont habité dans des maisons construites les unes contre les autres. Les années passant, de nombreux enfants sont nés, et de nouvelles générations ont dû habiter sur place sans pouvoir s'établir ailleurs, provoquant la surélévation des maisons car il n'y a pas de possibilité de s'étendre en surface au sol. Ces modifications se sont faites sans aucune intervention d'architecte ni d'urbaniste. La concentration n'a pas cessé de s'accroître, avec tous les problèmes de promiscuité et de manque d'infrastructures qui vont de pair avec elle. Il n'y a pas de services publics ni de services municipaux.

Pourtant il y a dans ces camps des écoles que nous avons pu visiter, qui accueillent les enfants, y compris les handicapés, et dont les enseignants font un travail remarquable d'éducation pour un salaire de misère (250 € mensuels). Là encore nous avons été reçus à bras ouverts, avec toujours ce désir que nous puissions témoigner de ce que nous avons vu et de qui nous avons rencontré. Une fois de plus, nous n'avons pas entendu de discours de haine, mais seulement une volonté de résistance, un désir de droit au retour, un désir que ce qui est juste puisse advenir.

Par-delà les symboles, tel par exemple le mur infâme et vraiment impressionnant de violence construit par Israël pour ceinturer la Cisjordanie et Gaza, le quotidien des palestiniens sous l'occupation israélienne révèle une situation invivable et désespérante. Pourtant les palestiniens sont portés par une force de résistance la plupart du temps pacifique, qui consiste à habiter dans leurs maisons et à cultiver leur terre, à demander que leurs droits soient reconnus et que cesse l'injustice. Ils savent que les choses ne pourront avancer que sous la pression internationale, et ils attendent de nous que nous reconnaissons leur juste cause. Ils n'ont pas besoin d'une aide condescendante, ils veulent que leur juste droit soit reconnu et appliqué.

Nous avons rencontré une dirigeante du Fatah qui a tenu à nous inviter à manger dans un grand restaurant de Naplouse, pour afficher le droit des palestiniens à mener une vie normale, en tout point comparable à celle que nous menons en France. Certains d'entre nous avons été choqués par ce qui nous est apparu comme déplacé vu la situation sur place, mais nous pouvons comprendre la volonté de cette responsable de démontrer qu'elle n'a en rien des positions terroristes ou guerrières comme voudrait tant nous le faire croire le pouvoir israélien. Elle et son peuple aspirent plutôt à avoir une vie normale, émancipée de toute limitation, et avec la possibilité par exemple de faire la fête aussi librement à Naplouse qu'à Tel Aviv.

Rencontres avec des israéliens

Nous avons aussi, dès le début du voyage, rencontré des israéliens militants et progressistes.

Michel Warschawski, journaliste et cofondateur du Centre d'information alternative de Jérusalem, nous a expliqué qu'aucune des deux populations israélienne et palestinienne ne peut dans l'état actuel vivre heureuse. Sur le long terme la situation de responsabilité dans l'injustice flagrante infligée aux palestiniens, qui envahit déjà l'inconscient des israéliens, finira par émerger, et mettra les israéliens dans une situation insupportable. La jeunesse israélienne semble ne pas sentir d'avenir épanouissant dans l'état d'Israël et a tendance à aller s'établir dans les pays occidentaux. Du côté palestinien, à propos duquel il ne souhaite pas se prononcer par respect et conviction de leur propre capacité à s'exprimer et agir, on comprend que les divisions sont nocives, et que l'injustice subie ne peut qu'augmenter le risque d'explosion de violence, à moins que les instances internationales ne fassent enfin bouger les lignes.

Eléonore Merza, de l'association De-colonizer, rencontrée à Tel Aviv, nous a présenté une carte documentée mettant en évidence les villes et villages vidés par Israël lors de la Nakba, en 1948, puis lors de la guerre des six jours, puis avec l'occupation depuis 1967. Elle et son compagnon Eitan Bronstein agissent à leur niveau en tentant de faire prendre conscience à leurs concitoyens de ce qu'a été la Nakba, et de ce qu'est l'actuelle injustice subie par les palestiniens. Ils militent pour stopper la colonisation israélienne et évoquent tout doucement mais fermement l'idée d'un droit au retour qui s'appliquerait aussi aux palestiniens. Et ça marche parfois, bien qu'ils rencontrent de sacrées résistances, comme le montrent les petits films qu'ils ont réalisé sur des trottoirs de Tel Aviv.

La troisième personne, rencontrée à Tel Aviv aussi mais dont j'ai oublié le nom, est membre du comité central du parti communiste israélien. C'est un universitaire qui nous a fait une sorte de conférence analysant l'exercice actuel du pouvoir par les dirigeants israéliens et le comparant à un pouvoir fasciste, voire même par certains côtés nazi. Il a appuyé sa démonstration sur certains faits, et approfondi la comparaison, évoquant le racisme et l'apartheid, la façon de considérer les palestiniens comme des êtres inférieurs, que ceux-ci soient en Cisjordanie, à Gaza, ou en Israël comme sous-citoyens israéliens.

Cette idée de mépris, de pouvoir fasciste, et d'apartheid est revenue chez nos trois interlocuteurs, et est également revenue chez ceux des palestiniens que nous avons rencontrés qui sont politiquement marqués.

Rencontres avec des représentants d'organismes palestiniens

Nous avons eu la chance de rencontrer plusieurs personnalités représentant des organismes palestiniens.

Par exemple le Docteur Admoun Shihadeh, directeur de l'hôpital de Beit Jala, près de Bethlehem, qui nous a parlé de sa longue action pour faire vivre et développer dans sa région des soins ouverts à tous, notamment aux handicapés.

Nous avons rencontré à Ramallah le président du club des prisonniers palestiniens, et avons été impressionnés par les nombreuses photos de prisonniers morts en détention, ou encore prisonniers, témoins de la résistance palestinienne. Nous avons aussi visité à Ramallah le musée Arafat, si intéressant par sa documentation historique.

Nous avons rencontré à Naplouse une représentante de l'Union des Femmes Travailleuses, Samar Hawash, qui nous a parlé du rôle des femmes dans l'économie et la résistance palestiniennes.

Nous avons échangé toute une soirée avec Dalal Salameh, membre du comité central du Fatah. Elle a insisté sur l'aspect pacifiste de la résistance palestinienne, sur le fait que porter un voile ne signifie pas des accointances avec Daesh ni une affiliation religieuse, ni une volonté d'actions terroristes. Elle ne s'est pas prononcée sur l'éventualité d'une solution à un ou à deux états, parce que ce n'est pas à l'ordre du jour vu la situation actuelle. Comme beaucoup de ceux que nous avons rencontrés, elle a souvent évoqué les accords d'Oslo comme une occasion ratée de construire la paix, et le refus israélien d'appliquer ces accords comme la volonté de détruire toute perspective de paix.

Conclusion

La rédaction de ces notes, après notre retour, s'est révélée beaucoup plus difficile que je ne l'aurais pensé. Le voyage en Palestine, très bien organisé en amont par les échanges entre Aïssa et Monique, a été extrêmement riche de rencontres et de découvertes, avec une forte intensité et un rythme très soutenu.

Les émotions qui en résultent sont fortes, impliquantes, concrètes. Nous avons découvert une réalité bien plus violente que ce que nous imaginions auparavant, un pays rude et des gens attachants, exemplaires par leur dignité, leur volonté farouche de résister et d'obtenir que leur droit soit reconnu et respecté.

Et surtout, le temps est maintenant venu pour nous de témoigner de ce que nous avons vu.